

Le voyage en Europe de l'oncle Timmy

L'oncle Timmy était un drôle d'homme. Il ne parlait guère, souriait peu, mais avait cette bonté dans le visage qui me faisait penser aux prophètes bibliques de mes livres de religion. Je le voyais toujours à travers la vitrine de la pharmacie lorsque je remontais la rue Saint-Jean après l'école ; il était derrière le comptoir, ses petites lunettes ovales sur le bout du nez, en train de lire une ordonnance, de déchiffrer une facture allemande ou italienne, d'examiner sur un colis un timbre qu'il n'avait pas dans sa collection. Parfois, quand il délaissait ses bouts de papier et son air concentré pour discuter avec un client, je m'attardais un peu plus longtemps sur le trottoir, car je savais que la bonté monterait d'un coup dans ses joues sèches et blanches, jusqu'aux yeux, qui alors s'illumineraient de telle sorte que le petit monsieur taciturne, la dame au chignon parfait et à l'air faussement désinvolte, le jeune couple pressé et inquiet se gonfleraient brusquement de confiance et de sérénité.

Je l'appelais oncle Timmy par affection ou dérision, je ne me souviens plus ; quoi qu'il en soit, ce n'était pas mon oncle mais l'employé de mon père à la pharmacie, où il travaillait depuis une vingtaine d'années sans jamais avoir pris de vacances. Or, un jour — c'était l'hiver, au début des années vingt —, l'oncle Timmy avait annoncé que l'heure était venue de réaliser le voyage de ses rêves. J'étais resté bouche bée, car il en parlait depuis tant d'années que plus personne ne croyait qu'il aurait le courage de partir.

Mon père avait froncé les sourcils et m'avait fait signe de déguerpir. J'étais sorti aussitôt, mais j'étais resté sur le trottoir à

regarder l'oncle Timmy, très droit derrière le comptoir, et mon père, qui s'en approchait, l'air songeur, deux doigts sur la joue droite. Je n'entendais rien, mais je me rappelle avoir imaginé toute la conversation :

« Timmy, vous n'êtes pas sérieux ?

— Oui, monsieur D'Amours, il y a plus de vingt ans que j'y songe.

— Mais Timmy, cela vous coûtera une fortune !

— Monsieur D'Amours, je n'ai pas de famille, j'habite la vieille maison familiale à Beauport, le salaire que vous me versez depuis vingt ans, je l'ai presque tout mis à la caisse d'épargne en vue de ce voyage. Aujourd'hui, je me sens devenir vieux et je veux voir l'Europe avant de mourir. »

Mon père écoutait, je savais que l'oncle Timmy lui disait des choses que jamais il ne l'aurait imaginé capable de dire. Je voyais aussi que l'oncle Timmy allait réussir, qu'il ne pouvait pas ne pas le convaincre, son visage, tout son corps étaient trop déterminés.

« Et combien de temps seriez-vous absent ?

— Je crois qu'il me faudra au moins deux mois, monsieur D'Amours, pour voir tout ce que j'ai à voir. »

Je sentais que le coup était dur à prendre pour mon père, et qu'il tentait de n'en rien laisser voir.

« Deux mois... Et quand partiriez-vous ?

— Si vous n’y voyez pas d’objection, je partirai dans dix jours pour New York, d’où je peux prendre un bateau, le 12 mars prochain, pour Le Havre¹. »

J’étais allé jouer avec mes frères et sœurs au cimetière des Anglais et je souriais de bonheur pour l’oncle Timmy, car je savais que l’air grave et la moue résignée de mon père signifiaient qu’il allait laisser l’oncle Timmy prendre des vacances. Enfin il allait voir ces endroits extraordinaires dont il me parlait sans cesse, toutes ces images qui figuraient sur les milliers de timbres consignés soigneusement dans le grand album vert qu’il me montrait parfois à l’aide d’une immense loupe, les vieux châteaux, les cathédrales, les fleurs exotiques, les Champs-Élysées sous la neige, la tour de Pise.

Je me réjouissais que l’oncle Timmy réalise le rêve de sa vie — surtout que moi je n’en avais pas encore —, mais en même temps il me semblait qu’il n’allait pas y arriver, qu’il aurait dû faire ce voyage lorsqu’il était plus jeune, car après tant d’années son rêve devait être devenu trop grand pour lui. Oui, j’avais pensé cela. Mais, peu après, courant entre les stèles² funéraires, j’avais cessé d’y penser.

L’oncle Timmy n’avait exprimé qu’un chagrin : *L’Empress of Ireland* avait coulé dix ans plus tôt et, en bon Irlandais qu’il était, il aurait été plus heureux s’il avait pu se rendre en Europe à son bord. Malgré cela, il se laissait peu à peu gagner par la fièvre du voyage

1. Le Havre : ville de Normandie, au nord de la France.

2. Stèle : monument vertical en pierre (granit ou marbre) souvent utilisé comme pierre tombale.

et, pendant les dix jours qui lui restaient, seulement une fois avions-nous eu le temps de regarder ensemble, dans sa collection de timbres, tous les endroits merveilleux où bientôt il se rendrait.

Les jours passaient. Chaque après-midi, au retour de l'école, je m'installais devant la vitrine de la pharmacie ou, pour être plus discret, contre la porte de l'épicerie Moisan, de l'autre côté de la rue, et j'espionnais le visage de l'oncle Timmy. Je cherchais à voir si la joie s'y inscrivait, si un doute allait y naître, ou si son regard allait soudain se mettre à errer dans le vide, plein d'images et d'impatience. En vain. L'oncle Timmy continuait sa routine, les yeux mi-clos derrière ses lunettes, examinant quelque inscription, un mot d'une langue inconnue, un nouveau timbre.

Le jour du départ, il neigeait à gros flocons. Nous étions tous réunis à la pharmacie dans le but de saluer l'oncle Timmy, qui y était venu une dernière fois avant de prendre le train pour New York. Mon père lui avait proposé de l'accompagner jusqu'à la gare. Ils étaient partis tous deux en riant, le chauffeur dissimulant mal son étonnement de voir tant de familiarité entre M. D'Amours et son employé, tandis que nous courions derrière la voiture, faisant de grands saluts de la main à l'oncle Timmy, scrutant son visage bienveillant dans le rétroviseur, avec l'espoir de déceler la place qu'il nous réserverait dans ses pensées le matin où il arriverait devant les Champs-Élysées.

À son retour de la gare, mon père n'avait pas dit un mot et s'était installé derrière le comptoir, l'air plus préoccupé que jamais. Le lendemain, mon frère aîné se trouvait à ses côtés, en sarrau blanc, en train de déchiffrer une ordonnance.

Deux mois, c'était vraiment trop long. J'avais pensé ne pas attendre, oublier carrément l'oncle Timmy. Mais cela aurait été trahir notre pacte, en vertu duquel je devais suivre sur la carte le strict itinéraire qu'il s'était fixé. J'en étais encore à soupeser les deux attitudes quand, un matin, en route vers l'école, m'attardant selon mon habitude devant la vitrine de la pharmacie, j'aperçois l'oncle Timmy derrière le comptoir. Cela faisait exactement huit jours qu'il était parti !

Déjà en retard pour l'école, je n'avais pas le temps de m'arrêter ; il ne me restait qu'à passer la journée à jongler avec cette image invraisemblable : l'oncle Timmy de retour, le voyage en Europe de l'oncle Timmy déjà terminé, ce projet vieux de vingt ans brusquement interrompu. Je n'y comprenais rien.

Sourd aux leçons de mes professeurs, je passais en revue toutes les possibilités que mon imagination d'enfant me suggérait : il avait manqué de courage à la dernière minute ; il était tombé amoureux et revenait à Québec avec la femme de sa vie ; le bateau s'était échoué au large de New York et l'oncle Timmy avait été rescapé à la dernière minute, jurant de ne plus jamais voyager et de se consacrer désormais aux plus sûrs et calmes transports que lui procuraient ses timbres.

Ses raisons allaient s'avérer bien différentes, mais quelles qu'elles fussent, j'allais lui en vouloir de ne pas avoir respecté son plan et notre pacte. À la fin de la journée, bouillant d'impatience, j'étais entré avec fracas dans la pharmacie et, tout essoufflé, me plantant

devant l'oncle Timmy qui parlait avec une cliente, je l'avais interrompu et lui avais crié tout de go :

« Pourquoi es-tu déjà revenu ? »

Il m'avait fait signe d'attendre la fin de sa conversation. Pendant que je trépignais sur place, cachant mal mon irritation, je l'avais vu fouiller sous le comptoir et prendre une enveloppe brune décachetée. La cliente partie, il s'était approché de moi, l'enveloppe à la main, et m'avait dit :

« Ouvre-la. »

Je l'avais regardé, méfiant, j'avais pris l'enveloppe et en avais sorti un grand timbre bleu et gris où, après un moment, j'avais fini par reconnaître la place Saint-Marc de Venise, pour l'avoir déjà vue sur d'autres timbres de la collection.

« C'est un timbre extraordinaire, mon petit, il n'y en a qu'une quinzaine comme celui-ci dans le monde. Je l'ai acheté dans une vieille bouquinerie près du port de New York. J'ai hésité plus de cinq jours, retournant le voir heure après heure, l'examinant sous tous les angles, absolument fasciné. J'ai laissé partir mon bateau, un autre levait l'ancre à la fin de la semaine, mais quelques heures avant le départ j'ai décidé d'acheter le timbre, qui coûtait le même prix que mon billet. Voilà, c'en est fait de mes économies, vingt ans d'austérité pour un bout de papier ! Mais je ne regrette rien. Les voyages, ça s'envole ; quant à ce timbre, il va durer, et en plus je te le donnerai en héritage avec le reste de ma collection. »

J'avais remis le timbre dans l'enveloppe, rendu l'enveloppe à l'oncle Timmy et, profondément secoué, j'étais rentré chez moi en imaginant mon vieil ami sur les quais de New York, faisant les cent pas, cherchant à dissoudre son insupportable hésitation, déchiré entre son grand rêve à portée de la main et la possibilité de la durée incarnée dans un timbre de Venise. Et je m'étais demandé pourquoi cette torture, pourquoi l'un ou l'autre, pourquoi pas à la fois Venise et son timbre.

L'oncle Timmy est mort quelques années plus tard, après avoir travaillé à la pharmacie jusqu'à la fin. J'ai toujours quelque part dans mes affaires sa collection de timbres, avec celui de la place Saint-Marc bien en évidence. Mais la première fois que je suis allé à Venise, il y a plus de cinquante-deux ans, je réalisais un vieux rêve et j'ai oublié de penser au timbre de l'oncle Timmy.

Louis JOLICŒUR, « Le voyage en Europe de l'oncle Timmy », *Saisir l'absence*, Québec, Éditions de L'instant même, 1994, p. 27-32.